

suivre les drapeaux et la tentation de conserver l'héritage de ses pères. Dans les derniers jours de sa vie, il montra un autre genre de stoïcisme, en supportant la douleur avec fermeté, en bravant le fer cruellement secourable des chirurgiens, qui s'étonnaient de sa patience. En vain l'humanité même semble leur défendre la sensibilité, celui qui le soignait s'était attaché à lui au point de pleurer ! L'inaltérable douceur, le courage héroïque de cette excellente créature avait gagné son affection. Enfin, il envisagea sa dernière heure d'un œil fixe et tranquille, et quoiqu'il n'eût éprouvé aucun chagrin sur la terre, quoiqu'il eût joui de tout le bonheur que peuvent donner la nature et la vertu, il ne gémit en nous quittant que de la douleur qui allait empoisonner la vie des amis qu'il y laissait.

## XAVIER DE MAISTRE.

### LE LÉPREUX.

« J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait. — Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici sur cette pierre, je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir. — Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.) — Imprudent ! Vous alliez saisir ma main ! — Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur. — Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne. — Quoi donc ! hormis cette sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ? — Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre. — Vous me faites frémir ! — Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes. — Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances. — C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement, qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux.

Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations; et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés. — Mais pourquoi donc vous imposer cette dure contrainte? — Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher. — On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait. — Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul: il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases

de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille: jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors, sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée: « Adieu ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille. — Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie! — Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune; lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite. — Un crime! Je ne vous en crois pas capable. — Cela n'est que trop vrai; et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler, pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin: depuis quelques années

un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir. Je me jetai sur mon lit, dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur...

« Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. « Pourquoi, me disais-je, la lumière « me fut-elle accordée ? pourquoi la nature n'est-elle injuste et ma-  
« râtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les  
« yeux le riche patrimoine de la vie humaine, et le ciel avare m'a  
« refusé ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de

« rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infor-  
« tuné, meurs ! assez longtemps tu as souillé la terre par ta pré-  
« sence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace  
« de ton existence ! » Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation ; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : « Malheur à toi, Lépreux, « malheur à toi ! » Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho, qui du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : « Malheur à toi ! » Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : « Malheur à toi ! »

« Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches : c'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois. Je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, « me disait-elle, souviens-toi que je serai présente dans tes an-  
« goisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : « Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle « m'a promis ! » et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant ; je pressai

longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus, en sanglotant, ces paroles, qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « Mon frère, je vais bientôt te  
« quitter; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère  
« aller, je veillerai sur toi; je prierai Dieu qu'il te donne le courage  
« de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise  
« de nous réunir dans un autre monde; alors je pourrai te montrer  
« toute mon affection; rien ne m'empêchera plus de t'approcher,  
« et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai  
« portée toute ma vie; elle m'a souvent consolée dans mes peines,  
« et mes larmes n'eurent jamais d'autre témoin qu'elle. Rappelle-  
« toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses  
« vivre et mourir en bon chrétien! »

« Lettre chérie! elle ne me quittera jamais; je l'emporterai avec moi dans la tombe; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

« Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir auprès de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait

pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage. Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur. — Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdités? — Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir. — Vous l'avez perdue bien jeune! — Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis; depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité, la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient tarir; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu? me disait-elle, pourquoi t'affliger  
« ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans  
« tes angoisses. »

« Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle, « j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa der-

nière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en dé-  
« tournant la tête, ma soif sera bientôt éteinte pour toujours.  
« Soutiens-moi, mon frère, aide ta sœur à franchir ce passage  
« désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agoni-  
« sants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants :  
« Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la  
« vie ; laisse cette dépouille dans mes bras ! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre. »

Le lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôta la voix au voyageur. Après un instant de silence, le lépreux se leva. « Étranger, dit-il, lorsque le chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile. »

## PROSPER MÉRIMÉE.

### L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici :

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivac. Il me reçut d'abord assez brusquement ; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B\*\*\*, il changea de manières et m'adressa quelques paroles obligeantes.

« Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

« En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit : « Mon lieutenant est mort hier.... » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous « n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

« La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se